

Le cercle des poètes retrouvés

Manciet, Roubaud, Dib, Beck, Tarkos, Prigent... Voici une sélection des meilleurs livres de poésie parus cet hiver

On avait tué la poésie. On avait puni la jouissance de lire ; anéanti l'étincelle de l'image ; endormi la propension au rêve. On avait découragé cette vieille noblesse de plume — les fredonneurs de vers. Après trop d'années d'avant-gardes inhospitalières, la poésie renaît de ses cendres. Jeux typographiques, nouvelle oralité, lyrisme retrouvé, et pourquoi pas des alexandrins même ? Si Jean-Noël Chrismet se sent ainsi, dans « Extrémités », le goût des élégances anciennes, Christian Prigent leur tord le cou dans « l'Ame », dégazant le supertanker du langage et nettoyant les cuves poétiques des dernières flaques de spiritualité : « Une glu de merde les pieds/ sentiront l'âme le mazout soit la maculation informe du monde. »

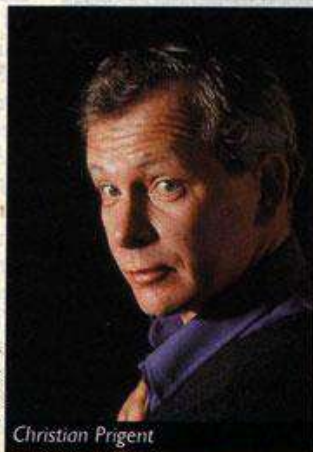
Codirecteur de la revue « Java », Jean-Michel Espitalier, qui publie conjointement « Pièces détachées », une anthologie de la poésie française contemporaine, ne vidange pas moins le discours poétique dans « Gasoil ». Croquis techniques, vocabulaire mécanique, description d'engins divers :

on n'est pas mieux servi, question clous et vis, au sous-sol du BHV. La même utopie d'un langage-machine produit, chez Jacques Rebotier, des « crevettes électriques à propulsion arrière de zig et de zag » et des « bigorneaux hélicoïdaux avec leur opercule de garantie » : ainsi Rebotier aligne-t-il, dans « Litaniques », inventions bizarres, noms de rue et mots

manière de. Dans « Vingt-trois délices », cette romancière née en 1971 joue donc avec le faux, attribuant à un poète anonyme la paternité de son imaginaire érotique. « La Corne du Rhinocéros pointe/ comme le moyeu au milieu de la roue./ La Pivoine s'ouvre pour profiter de tous les coups./ sautille à la moindre ruade, petite Reimette des clapotis. » Née à

Pékin en 1972 et installée en France depuis le massacre de Tiananmen, Shan Sa s'est elle aussi inspirée, dans « le Vent vif et le glaive rapide », de la culture chinoise classique. Aux miniatures érotiques de ces deux jeunes poétesses, on opposera Kenneth White et son Kamasutra de l'univers. Ici, pluies et vents, plaines et monts font l'amour dans une chanson de geste élémentaire, livrée aux vives clartés des évidences premières.

Mer et ciel, ces infinis-là sont toujours turbulents : ainsi se répondent la pulsion d'océan ressentie par White et l'« instinct de ciel » revendiqué par Jean-Michel Maulpoix. Quête spirituelle ? Sans doute, mais Maulpoix sait également entendre « sous la pendule, un feu de bois : crépitement et



Christian Prigent



Mohammed Dib



Christophe Tarkos

du corps comme des colonnes de chiffres dans un logiciel de comptabilité.

Si la poésie fait, dans « Gasoil », le plein dans les livres des autres (une vieille encyclopédie a fourni à Espitalier « l'essentiel de ses matériaux »), Lisa Bresner feint, elle, de traduire du chinois des poèmes licencieux, quand elle écrit les siens à la

A lire

« Dernière Mode familiale », par Philippe Beck, Flammarion, 224 p., 98 F.

« Vingt-trois délices », par Lisa Bresner, Gallimard, 112 p., 69 F.

« Extrémités », par Jean-Noël Chrismet, Gallimard, 152 p., 110 F.

« C'était quand ? », par François de Cornière, Le Dé bleu (85310 Chaillé-sous-les-Ormeaux), Distribution CED/Disique, 136 p., 78 F.

« Le Cœur insulaire », par Mohammed Dib, La Différence, 112 p., 98 F.

« Gasoil », par Jean-Michel Espitalier, Flammarion, 120 p., 89 F ; du même auteur,

« Pièces détachées », Pocket, 320 p., 42 F.

« Respirations et brèves rencontres », par Bernard Heidsieck, avec 3 CD, Editions Al Dante/Nioh (27, rue de Paris, 93230 Romainville), 140 p., 180 F.

« La Forêt de Porphyre », par Cécile Mainardi, Ulysse fin de siècle (74, rue de Velars, 21370 Plombières-les-Dijon), 96 p., 100 F.

« Compresseur », par Bernard Manciet, l'Escampette (8, rue Porte-Basse, 33 000 Bordeaux), Distribution les Belles lettres, 80 p., 99 F.

« L'Instinct de ciel », par Jean-Michel Maulpoix, Mercure de France, 140 p., 75 F (en librairie le 14 mars).

« L'Ame », par Christian Prigent, POL, 128 p., 140 F (en librairie le 14 mars).

« Pages d'ombre », par Lionel Ray, Gallimard, 168 p., 95 F.

« Litaniques », par Jacques Rebotier, l'Arbalète Gallimard, 104 p., 79 F.

« Poésie », par Jacques Roubaud, Seuil, 550 p., 160 F.

« Neige rien », par Valérie Rouzeau, Editions Unes (BP 205, 83006 Draguignan Cedex), Distribution les Belles lettres, 70 p., 75 F.

« Le Vent vif et le glaive rapide », par Shan Sa, William Blake & Co. (15, rue Maubec, 33037 Bordeaux), Distribution les Belles lettres, 52 p., 68 F.

« Pan », par Christophe Tarkos, POL, 256 p., 155 F.

« Limites et marges », par Kenneth White, traduit de l'anglais par Marie-Claude White, Mercure de France, 240 p., 100 F.

tic-tac ». François de Cornière aussi : né en 1950, l'animateur à Caen des Rencontres pour lire fait, comme Maulpoix, voix basse sur les choses. Ce sont les rires des enfants au bord du rivage, la mer toute la nuit qu'on écoute dans son lit, deux pierres qui font un but et le penalty qui s'ensuit. La poésie de Cornière célèbre les bonheurs fugaces de journées sans gravité : « fragilité de sable des instants de l'enfance ».

Mais l'éphémère porte en lui, toujours, la menace de l'inéluctable : les secondes « ruissellent » sur le pare-brise, c'est la venue des larmes.

« Chemin échappé / Taches claires du matin / Chevaux et nuages », écrit Lionel Ray dans « Pages d'ombre ». Comme le haïku japonais, le poème est une saisie-arrêt, un rythme-langage. Ainsi marche souvent, au pas lancinant d'une armée de trois vers, le chant envoûtant de Mohammed Dib, ce grand écrivain né en Algérie en 1920. Comment approcher, pour les faire miroiter dans ces pages, la maîtrise et la sérénité, la joie solaire, la détresse stellaire par quoi la poésie poignante de Mohammed Dib, puisant aux sources de l'être, opère une captation de sa beauté ? Il faudrait encore citer Valérie Rouzeau, traductrice de Sylvia Plath ou de William Carlos

Williams, et sa mise en scène d'un quotidien concassé ; Christophe Tarkos et l'incomparable élan qui, dans « Pan », s'acharne dans sa phrase ; Cécile Mainardi, actuellement pensionnaire à la villa Médicis à Rome, qui procède dans sa remarquable « Forêt de Porphyre » à l'introspection du poème en train de s'écrire ; Bernard Heidsieck enfin, qui poursuit son œuvre sonore dans un livre

appelé à devenir l'une de nos voix primordiales, déclare, dans sa poésie « non décachetée en tout », la guerre au langage sous sa forme d'usage. Mallarmé n'est-il pas le parrain de l'ouvrage, par au moins son titre : « Dernière Mode familiale » ? A cette froideur du verbe, à ce refus des images viennent s'opposer les très hautes températures de Bernard Manciet. Dans la nouvelle édition bilingue de

« Compresseur », le poète occitan donne libre cours à son génie métaphorique, et avec quelle poétique fureur. Écoutons-le dans la séduction de sa langue : « Se fusilha atau donc l'Aparit/ lo gran Desgolinat/ lo gran Cassonada/ lo gran Churchurejaire Bisbambi d'autostradas/ lo Klaxonat gran coac/ sons vetèths a vasons [...] ».

Et puis Jacques Roubaud. Né en 1932 à Caluire, membre de

l'Oulipo, l'illustre auteur du « Grand Incendie de Londres », qui se dit compositeur de langage et mathématicien du verbe, arpente la « forêt-racine-labyrinthe du passé », qui est la mise en mots de tous les rouages de son cerveau. Dernier humaniste à l'ère informatique, Jacques Roubaud se dissout lentement dans son art. Ainsi est-il peut-être le seul à pouvoir dire, pour paraphraser Flaubert : madame poésie, c'est moi.

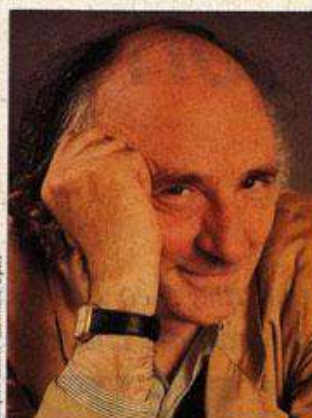
DIDIER JACOB



Lisa Bresner



Philippe Beck



Jacques Roubaud

d'entretiens imaginaires avec de grands écrivains du passé : on pourra lire ainsi, ou écouter, grâce aux CD inclus dans son recueil, ses dialogues, enflammés par le comique, l'intelligence et le sentiment poétique, avec Artaud, Gide, Cocteau ou Ezra Pound.

Au rebours de cette poésie vivante, lire Philippe Beck, c'est faire vœu de chasteté. Né en 1963, ce maître de conférences en philosophie, assurément